

Je me souviens de ce mot de passe que tu aimais tant pour tes outils informatiques, Orthonac.

Je me souviens des peupliers au bord de l'Aveyron.

Je me souviens de mon baptême aux eaux de Toulouse, aux Minimes populaire où tu devins mon parrain pour toujours, si digne de cette sacrée mission.

Des souvenirs, Pierre, j'en ai reçu des forts, des extraordinaires, des authentiques, des grands et des très grands, de ceux qui donnent la foi et ouvrent à Dieu.

Chacun m'a révélé ta bonté, ta franchise, ta fidélité, ton audace, ton caractère bien trempé et généreux, ton attention au plus fragile, au plus démuné, si loin de l'égoïsme et de la cupidité.

Tu as donné ce que tu es pour qu'il existe en chacun ce qu'il a de plus humain.

Tu as marqué profondément chaque personne que tu as croisé, ne laissant nul indifférent.

Tu étais proche des jeunes, des moins jeunes, des êtres enfermés et des oiseaux libres.

Tu étais un rayon de lumière dans le ciel des fièvres du temps, capable d'emporter les foules les plus blasées vers les chemins d'une vérité pas toujours facile à entendre, parfois loin de la complaisance des modes ou des carcans du conformisme.

Tu étais proche de la musique : ta guitare en est témoin ; proche de la lecture : ta bibliothèque répond « oui ».

Tu aimais croiser les mots, recueillir la parole, apporter le message de Dieu, incarner partout la vie de Jésus, en usine comme en paroisse.

Tu étais fraternel avec tous, tout en gardant une farouche indépendance accompagnée longtemps par la figure complice de Maurice Rodes.

Pierre, ma peine, mon chagrin, ma douleur sont immenses.

Je sais que tu as offert à chacun un peu de ton argile.

Je suis certain que ce que tu as bâti de toutes tes forces, brisées par une chute idiote, est là, aujourd'hui, debout dans cette église.

À Madagascar comme en Amérique, en France comme en Pologne, nous sommes tous tes enfants, ta vie, cette mosaïque au dessein de la révélation.

Jean-Luc Dintilhac